

EXTRA  
MUROS



9



Rédaction : Père CAFFIN

1

G.A.T.

A. DJOEHANA

Direction : H. DUTHU  
BENESTON  
BOUQUET  
FLUTRE  
P. DAUTEL

EXTRA MUROS N° 9

15 Avril 1970

### SOMMAIRE

2 -	A Monsieur BAZIN	H. Duthu
3 -	De la censure au conseil de lecture	Père Caffin
4 -	Amorphes et Bourgeois	Pierre Leconte
7 -	Intempéries	G.A.T.
8 -	La lutte des classes	A. Djoehana
10 -	Notre avenir, par le courage	Bernard Proux
11 -	Père Lachaise	J.P. Bouquet
12 -	Antropos	G.A.T.
	Sur la place d'Agora	G.A.T.
13 -	Echo d'un déraciné à Paris	Bernard Proux
15 -	Et toi	G.A.T.
16 -	Lancement d'un projet à S.M.	Nicolas Chidlovsky
19 -	J.J. S.S.	Bouquet, Dhavernas, Beau
25 -	Théâtre moderne	N. Beau
27 -	Vu et entendu	Monsieur Lafosse
28 -	Le principe de Peter ou Pourquoi tout va toujours mal	Dominique Gallouet
29 -	La loi du retour	Bidule
31 -	Pop' Music	A. Djoehana
33 -	Sélection du disque	A. de Soultrait
34 -	Le combat des Géants	G. Husum et Moureau
36 -	L'Astronomie, Science fondamentale	Th. Gallouet

Mise en page : Philippe LEBLANC

COURRIER

COURRIER

Monsieur,

Peut-être vous êtes-vous trompé, en supposant que "vous ne risquez pas d'être contre-attaqué". Mais rassurez-vous, ce n'est pas nous qui vous donnerons tort, et pour cause.

Votre lettre, nous l'attendions. Non pas que nous sachions que vous alliez l'écrire, mais parce qu'il fallait bien qu'un jour, les parents réagissent. Cette lettre, nous l'avons accueillie comme le signe d'une espérance toute nouvelle, comme une preuve d'intérêt et de sympathie à l'égard de notre journal.

Et pourtant...

Vous restez, Monsieur Basin, une individualité qui se fait porte-parole des parents qui eux, malheureusement, n'ont que faire de mots et de ce satané EM. Il nous est bien triste en effet de constater une nouvelle fois l'indifférence frisant le mépris de ces personnes bien-pensantes, qui mettent leur fils au patronnage pour qu'ils y travaillent.

Saint-Martin, meilleure "boite à bac" en quelque sorte. Alors, il nous est tout aussi triste de supposer que les enfants devenus soi-disant "adultes" en soient restés au stade du petit collégien muni de son cartable et de sa blouse.

Allez parler d'une jeunesse dissolue, d'une jeunesse ne sachant plus s'amuser, d'une jeunesse paresseuse enfin... Cette jeunesse, vous l'avez voulue, en lui donnant tout, la privant par là-même du désir de découvrir, d'apprendre, de conquérir.

Vous pouvez soupirer maintenant, dire à l'extrême que nous ne sommes bons à rien, que vous, vous étiez...?

- Mais au fait, que faisiez-vous ?

- Nous ? euh! nous... nous savions nous amuser sainement."

Le malheur est que nous ne demandions jamais comment. Car là, beaucoup de parents seraient gênés, on le serait d'ailleurs à moins.

S'il est malsain de faire un journal d'école, et puisque nous dépendons d'adultes qui ne nous encouragent pas à parler, alors pourquoi continuer ? Tout simplement parce que nous croyons être dans le vrai, parce que nous buvons vos paroles, Monsieur, lorsque vous dites : "C'est à votre âge que l'on a de bonnes idées", parce qu'enfin nous restons inébranlablement fidèles à cette maxime de Vauvenargues :

"Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre,  
Ni de réussir pour persévérer."

"N'ayez pas peur d'attaquer vos aînés", aviez vous ajouté. Voilà qui est maintenant fait. "Ils savent encore se défendre".

Alors ...?

H. DUTHU.



ennui d'avoir pu blesser quiconque au long de ces huit numéros. Des égratignures permirent de préciser le tir, et nous remercions ceux qui ont bien voulu prêter ainsi un épiderme que nous avions robuste.

Enfin, la défense de la veuve et de l'orphelin, je veux dire, de la fragilité des jeunes pousses, nécessitait une retenue et un respect que les jeunes guerriers, enfin prêts, à leurs yeux, pour tous les combats, ne pouvaient conserver sans se prendre de suite pour des nouveaux attendries. "Pant-farrel, mais pas loi, quarante regards et plus vous contempnent." Entre "La Semaine de Sauter" de tétréde mémoire et "Harskiri" de pivoyable actualité, il fallait pardonner le malin que les vaillants auteurs voulaient produire sous la nez de leurs camarades.

Accepter l'étude avant de parler de tout, respecter les personnes et soutenir l'effort des plus actifs sans gêner leur patience, prendre l'avance sans déranger les plus jeunes et enfin, trouver le ton de journaliste qui veut qu'on le lise, oubliant la seule jouissance de se voir imprimer, telle fut la régulation nécessaire de cette première époque.

La mauvaise qualité d'un moteur vient souvent d'un mauvais réglage. Alors, chacun saura porter les rampeurs des limites d'un outil qui reste toujours à perfectionner, et s'il faut un tantif, le censeur aura la bonne humeur d'accepter respectueusement les cahiers de Hôléral de toutes les provinces de notre petit univers. De là s'améliorera sans doute le journal de l'Inca, qui n'en a eut qu'à son deuxième printemps. Honorables lecteurs, n'oubliez pas que chaque lettre de vous est le meilleur signe que vous puissiez nous faire.

Sire G. CAVIN.

# AMORPHES ET BOURGEOIS

Il n'est pas surprenant de constater, en lisant *ENTRA VROS*, qu'à Saint Martin, comme ailleurs, il est de bon ton en ces temps troublés de désigner sous toutes les formes qu'ils peuvent revêtir l'ordre établi et la tradition.

"La perpétuelle remise en question de tout" (p. 10, l. 5) que d'autres appellent "contestation globale de la société" prend généralement à parti les bourgeois, vipères lubriques des temps modernes, oppresseurs des prolétaires.

Qu'il ne soit permis en vertu du dialogue que prôment nos apprentis curagés de répondre aux attaques qu'ils formulent dans l'article "Balon ou hall de gare" et "la véritable dimension".

"La conception bourgeoise du monde" (p. 6, l. 30), qu'ils déprisent et à laquelle ils s'attaquent après avoir affirmé qu'il ne faut pas "porter de jugements sur les valeurs du passé qui ne peuvent (les) intéresser" (p. 7, l. 3) et que d'autre part ils ne se sont pas "laidés aller à des comparaisons faciles et soi (et) peu enrichissantes" (p. 6, l. 12), ne paraît leur demeurer impénétrable.

Un bourgeois, qui n'a pas honte de sa condition, se propose donc d'éclairer leurs lumières à propos de "la conception bourgeoise du monde". Les articles précités sont négatifs en ce sens qu'ils détruisent, sans proposer de solutions de rechange.

Werner Sombart a prétendu que le bourgeois est avant tout le capitaliste. C'est très faux. On peut être bourgeois sans rien posséder et ne pas l'être en possédant. L'état de bourgeoisie est un genre de vie et une manière de penser, des mœurs et un état d'esprit.

Il est bien vrai que le bourgeois est attaché au capitalisme, c'est à dire à un régime fondé sur la propriété la plus absolue possible et sur l'antibère liberté individuelle.

Il est bien vrai qu'il respecte l'argent, marque du succès, animateur et régulateur de la vie économique. Mais la fortune est autre chose pour lui qu'une simple accumulation de profit. Si l'épargne est sa première vertu, s'il est capable de s'imposer par économie mille petites privations quotidiennes, de se refuser les jouissances du grand seigneur aussi bien que les plaisirs du prolétaire, c'est qu'il vit dans le futur autant que dans le présent. L'argent est pour lui un moyen de sécurité et une garantie d'indépendance. Il lui répugne d'être à la merci d'un revers, de tomber à la charge de quiconque et de devoir à la société le pain de la vieillesse. Il souhaite l'aisance, non pas pour s'y vautrer, mais pour pouvoir parler haut, c'est à dire pour asseoir sa dignité personnelle et assurer l'ascension familiale. Sa richesse n'est pas d'oppression, mais d'expansion.

La bourgeoisie n'est pas une classe homogène, ni une classe immobile. Chacun y est dévoré par le désir de s'élever, de pousser ses enfants plus haut qu'il n'est arrivé lui-même. Dans la poursuite de l'aisance et de la considération, il n'est pas de repos, ni de plaisir. Ou plutôt le bourgeois met le repos dans la vieillesse et le plaisir dans l'épargne et l'enrichissement. La fortune que le bourgeois amasse n'a rien à voir avec la vulgarité d'un certain argent. Le bourgeois ce n'est pas Monsieur Jourdain, mais César Birotteau. Ce dernier, mis en faillite, meurt de joie le jour où ayant remboursé tous ses créanciers, il est solennellement réhabilité par la justice. Alors que Monsieur Jourdain c'est le fils de bourgeois, qui n'aspire qu'à dilapider la fortune que sa lignée lui a assurée. Instinctivement, le bourgeois redoute la tutelle étatiste et les empiètements administratifs. Que l'Etat soit juge, soldat et gendarme, qu'il assure la sécurité du pays et l'ordre dans la rue, qu'il protège la liberté civile, c'est à dire la libre disposition des biens, mais qu'il n'intervienne ni dans la vie des familles, ni dans la conduite des métiers ! On dit ce qu'il y a de lourdement matériel dans cet idéal. Mais qu'est-ce donc la civilisation sinon l'état social dans lequel l'individu qui vient au monde trouve incomparablement plus qu'il n'apporte ? En d'autres termes, la civilisation suppose un capital et un capital transmis. Une société sans épargne serait accablée par les besoins journaliers (comme l'est Monsieur Jourdain). Les arts, les idées, la morale, la liberté seraient en grand danger d'y périr (comme l'on voit actuellement). Avec ses humbles et sordides vertus (peut-être !), la bourgeoisie a été, à travers les siècles, un des agents indispensables de la civilisation.

Mais l'idéal bourgeois est plus vaste encore. Idéal de conquête matérielle d'un monde non encore dominé et qui s'offre à l'individu. C'est la "bourgeoisie conquérante" du XIXème siècle, animée de hautes valeurs morales. Pour le bourgeois : "In medio stat virtus" et de ce fait : idée de Démocratie, croyance au Progrès, idéal de la Patrie sont des idéaux bourgeois.

Si la France est un pays industriel, elle le doit à la bourgeoisie. C'est elle qui par son épargne, mobilisée par l'Etat, a rendu possible l'équipement du pays la concentration industrielle, la diffusion du bien-être. C'est le bourgeois qui fut l'auteur de la Révolution industrielle. Révolution éminemment créatrice alors que tant d'autres ne furent que des accidents de l'Histoire.

Reprocher au bourgeois son conformisme, sa satisfaction d'idées stables et qui ont "fait leurs preuves", c'est mal le connaître. Quoi de plus logique (car le bourgeois est avant tout logique, épris de systèmes rigoureux et cohérents) que d'harmoniser sa vie et ses idées. Le bourgeois acceptant sa condition, en accepte aussi les servitudes. Prôner et vivre le conservatisme social; c'est penser en conservateur, non pas rétrograde, mais éclairé; c'est affirmer la permanence de valeurs justes, parce que non extrêmes.

Il est remarquable de noter à quel point la conscience individuelle vacille en notre XIème siècle. Si elle vacille, c'est parce qu'elle ne reconnaît plus les valeurs de tempérance auxquelles s'attache le bourgeois. Ces valeurs ne sont pas mortes; au contraire elles sont tellement vivantes qu'elles paraissent inhérentes au corps social. Par exemple, le gauchiste refuse l'autorité sous toutes ses formes. Il ne vit pas dans le quotidien, il n'a pas conscience des nécessités de l'action efficace, pour lui l'expérience de l'homme mûr est une baliverne, l'Etat n'a pas à interdire, ni à faire la guerre. Mais lui, gauchiste, il "interdit d'interdire", "il fait la guerre à la guerre"... pour se libérer. Au lieu de se libérer, il s'enferme dans la contradiction inhérente au refus de l'autorité.

Par ailleurs, la bourgeoisie n'a jamais été et ne sera jamais une caste fermée. Au contraire elle est une classe ouverte, en ce sens que tous peuvent y accéder par l'effort.

Le réquisitoire mené contre la bourgeoisie, non sans talent d'ailleurs, par mes condisciples auteurs des articles précités, prend des accents d'une naïveté rousseauiste ("les nécessités sociales ont dénaturé les échanges humains à des fins purement intéressées") mais ils confondent les idées de leur maître et les aspirations du bourgeois. Le bourgeois n'est pas animé par le gréganisme (comme ils l'affirment), au contraire c'est un individualiste dans l'âme et dans la vie, car pour lui les humains pullulent et il n'aime pas le bruit.

Enfin, je ne suis en accord avec eux que sur un point : il est à déplorer que de nombreux garçons vivent à Saint Martin comme des êtres amorphes. Mais il est inadmissible de confondre (volontairement ou non) amorphes et bourgeois. L'analyse à laquelle je viens de me livrer tendait à le montrer et j'espère m'être fait entendre.

Toujours en ce qui concerne les auteurs des articles précités, ils affirment eux-mêmes être "bourgeois de condition" et non pas d'âme, ni de convictions. Ils ont en somme le porte-feuille à droite et le cœur à gauche. Nouvelle contradiction qui, pour un vrai bourgeois comme pour tout être raisonnable, paraît issue ou bien d'un manque de logique effarant, ou bien d'un hypocrisie non moins effarante.

Ma foi ! comme les faisait remarquer un homme politique français dans un article récent paru dans "Le Monde" :

Si le démiurge est, selon Platon, un intermédiaire entre les hommes et Dieu, il doit se tenir à la hauteur des nuages, ces merveilleux nuages dans lesquels se meut avec délectation une jeunesse inconsciente. Mais attention ! l'atterrissage risque d'être douloureux !

Pierre F. LECONTE

P.S.: Nous pouvons lire p. 6 du dernier numéro d'Extra Muros :

"Tout un peuple de bons bourgeois arrive à s'immiscer subreptivement à travers les mailles pourtant serrées de la sélection (à l'entrée d'un adolescent à l'école), si bien que Saint Martin finit par ressembler, à certains points de vue, à un vaste salon".

L'auteur de l'article ci-dessus se permet respectueusement de demander au R.P. CAFFIN (responsable de la censure m'a-t-on dit) s'il estime que les bourgeois n'ont pas leur place à Saint Martin (auquel cas il faudrait fermer l'École car nous le sommes heureusement tous).

Par ailleurs, Saint Martin ressemble peut-être à un salon, quoique cette affirmation soit exagérée, mais il vaut mieux qu'il ressemble à un salon qu'au hall de la Faculté de Nanterre ! Faculté dans laquelle nos zélés apprentis-gauchistes auront tout le loisir d'aller pour leurs études futures.



Saint Martin, aux Ides de Mars 2723 ab urbe condita

Nos dieux ont secoué quelque peu la voûte céleste ces dernières semaines, et à en croire les oracles, nous ne serions qu'à huit jours du printemps ! Curieux paysages, et curieux contrastes ! Le matin, Jupiter sentait fort l'ambre solaire quand, vers les débuts de l'après-midi, par l'effet de quelque colère, le lourd portique céleste s'entr'ouvrait, et bavait sa haine en flocons blancs. Ça et là, les igloos parsemaient les terrains, et les traîneaux glissaient sur la neige. Le lendemain, les gens, émerveillés, se retrouvaient dans un bocage verdoyant.

Et ainsi dix jours durant : chameaux et rennes, Lapons et Berbères, s'alternaient dans la plaine, tantôt banquise, tantôt rocaille désertique. Les hommes auraient-ils commis quelque crime, pour s'attirer ainsi les foudres divines ? Quoi qu'il en soit, le verdict de la Dive Assemblée semble manifestement flatter le potache, en l'encourageant, dans notre chère école, à conserver son titre.

La neige a su charmer les plus fœgueux, désarmer les plus mous, éteindre les plus rêveurs, énerver les plus calmes, salir les plus propres, nettoyer les plus sales : bref, contenter tout le monde ! Les fanatiques du ricochet ont pu donner libre cours à leurs désirs les plus chers, entendre le bruit du caillou douze fois retentir. Les plans d'eau le permettaient, tant autour de l'Île que dans la cuvette de l'Ermitage, promus soudain à la dignité de petits-cousins des "Grands Laos".

Tout à Saint Martin s'est passé avec un calme serein, et Jupiter, se gaussant des mortels, a versé son courroux sur les demi-dieux. Ainsi on a pu voir (mais il fallait se hisser au-dessus des murs !) le triste évêché englouti sous les eaux, enfoui dans la vase, et l'on n'attendait plus que l'apparition mélancolique de la soutane face aux éléments déchaînés. La canne à pêche nerveuse aurait fait bonne capture ! "Pourquoi les as-tu abandonnées ?"...

Aujourd'hui, l'ulcère de Zeus ne se fait plus sentir et, pauvres mortels, nous digérons en printemps qui sent la neige et le froid ! Mais vraiment, il faut le dire, avec leur bombe atomique, ils détraquent les saisons !

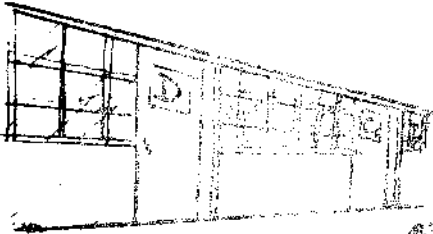
GAT.

Note de la rédaction

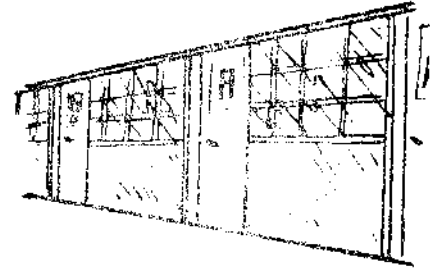
En raison des conditions climatiques particulièrement sévères qui ont régné sur le



pays ces derniers temps, notre imprimerie n'a pu fonctionner normalement. Nous espérons que le retour du beau temps mettra le lecteur de bonne humeur, et que c'est le sourire aux lèvres qu'il acceptera ce retard comme un accident indépendant de notre (bonne) volonté.



## LA LUTTE DES CLASSES



Le bac approche. Enfin, les élèves de Saint-Martin prennent conscience de l'importance et de la proximité de cet examen. Chacun oublie alors les querelles qui pendant toute l'année scolaire, ont opposé les diverses classes de terminale.

Il y a à Saint-Martin - pourquoi le dire, tout le monde le sait - quatre sections en terminale : A, B, C, D. Elles regroupent respectivement les vocations littéraire, économiques, et scientifiques. C'est là qu'est le drame : chacun prône la valeur en laquelle il croit et bien sûr, s'efforce de prouver la ridicule et l'ineptie de tout autre choix que le sien.

Ce qui donne lieu à des définitions controversées des différentes sections, selon les points de vue. Ainsi, pour le littéraire, la classe de C n'est qu'un troupeau d'inutiles bourrés de chiffres. Pour l'élève de B, les A ne sont que des incapables qui n'ont pas eu la possibilité de "monter" dans leur section. Le malheureux méprise le littéraire, en qui il ne voit qu'un rêveur ou un faiseur de belles phrases, alors qu'il éprouve une certaine pitié pour l'élève de D "sous-scientifique".

Ces définitions simplistes peuvent prêter à rire. Elles sont le fait d'un phénomène moderne : la spécialisation. Il y avait autrefois une classe appelée "propédeutique", qui préparait à différentes licences. C'était le type parfait d'enseignement d'une "culture générale". Cette classe de faculté n'existe plus. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'aujourd'hui, personne ne peut prétendre vraiment à une "culture générale". Bien sûr, il y a des gens qui possèdent des connaissances fantastiques, qui portent sur des domaines nombreux et différents. Mais dans le cadre d'une profession, il est impossible de ne pas se spécialiser, au risque d'avoir des lacunes qui peuvent coûter l'avancement dans le métier.

C'est cette spécialisation de plus en plus nette qui oblige à la création de sections différentes. Ici, un autre mal particulier à notre époque surgit : la manie de comparer. C'est bien de la comparaison que nous faisons, quand nous prétendons qu'un A vaut mieux qu'un B, et un C mieux qu'un D. Cela n'a pas de sens : il est assez stérile de prétendre qu'il vaut mieux étudier l'économie d'un état socialiste que de démontrer le théorème des accroissements finis. L'un est plus intéressant pour certains que l'autre, voilà tout. D'ailleurs, nous ne faisons que répéter bêtement ce que Balzac disait intelligemment : "Des goûts et des couleurs il ne faut disputer", et nous concluons très proverbialement : "Comparaison n'est pas raison".

Mais si nous en restons là, notre position va sembler bien prudente. Avançons-nous un peu : on veut voir dans le malheureux un animal inculte. D'accord, c'est souvent vrai. Mais au fond, on peut tout aussi bien penser que l'élève de A est plutôt quelqu'un qui n'a pas pu entrer en C, qu'un littéraire véritable. Nous avons donc résumé en deux phrases l'essentiel des arguments des deux camps, littéraires et scientifiques.

L'élève de C a parfaitement raison d'être fier de sa section, dans la mesure où -- il faut bien le reconnaître -- on voit en elle l'élite de la Nation. C'est un fait : un élève de l'ex-"math. élém." a souvent plus la côte qu'un élève de l'ancienne "philo". Cela ne prouve rien, mais la masse y met suffisamment du sien pour qu'un terminale C se prenne pour un surhomme. La masse est inculte. On peut le regretter : le problème n'est pas là. Les math et la physique l'impressionnent bien plus que le roman ou la philosophie. Pourquoi ? Parce que les lettres font partie de ce qu'on appelle la "culture", au sens mondain du mot, c'est à dire : un bagage de connaissances diverses, qui est plutôt un savoir suffisamment étendu pour que l'homme "cultivé" -- ce regretté "honnête homme" du XVIIème siècle -- puisse faire brillante figure devant une société de salons. Essayez de parler à un ouvrier de la morale kantienne : sa réaction sera l'indifférence, parce qu'il ignore qui est Kant et que la morale, il s'en moque. A fortiori, le roman de Faulkner n'évoquera pas grand chose à l'homme de la rue. Autant le Français dit moyen connaît les mots "littérature" et "philosophie", autant il ignore de quoi il peut bien s'agir, puisqu'il ne peut se référer à une oeuvre ou un auteur quelconque.

Au contraire, les math, tout le monde sait ce que c'est, de même pour la physique. Je ne prétends pas que l'homme de la rue est capable de calculer la dérivée nième d'une fonction quotient (pas plus que je ne prétends qu'il est bête pour autant). Mais il sait que les math, c'est  $y = ax + b$ , que la physique, c'est la pomme de Newton : il en a une connaissance vague, très vague, mais une connaissance quand même. La preuve, autant le lecteur de Pilote doit se creuser la tête bien souvent pour comprendre le bavardage incohérent d'un Achille Talon, autant il saisit tout de suite les allusions (sans cesse répétées, il faut le dire) à la mésaventure (légendaire peut-être, mais on s'en moque) de Newton.

Dans un sens, nous pouvons donc dire que les disciplines scientifiques sont bien plus populaires que les lettres, en tant que celles-ci touchent moins le "peuple" que celles-là. Mais il serait hâtif et puéril d'en conclure, avec jolies pour les littéraires, avec regret pour les scientifiques, que "tout le monde peut faire des math", et que les "belles lettres" sont réservées à une élite sociale". C'est entendu, les scientifiques sont des bécotiers, et les littéraires, des beaux-parleurs. Mais le fait demeure : les x et les y inspirent plus de respect chez les esprits moyens que le "Stürmer und Dränger" des Romantiques allemands.

Tout cela n'est absolument pas un parti-pris borné pour les math et la physique. Il faut simplement être objectif, et constater la réalité. Les jugements de valeurs, je les ai exclus : prétendre le contraire serait faire preuve de mauvaise foi. Mais je reviens à ma première idée : de même que la science ne doit pas se mêler de faire de la littérature, il est ridicule d'affirmer la supériorité de l'une sur l'autre. Le conflit passionnel qui oppose les partisans de chaque camp ("C" = c..., "A"ttardés, etc) est puéril, c'est opposer entre elles des valeurs qui ne se comparent pas, parce qu'elles font appel à des fonctions mentales différentes chez l'Homme. Sinon, on en viendrait à dire cette absurdité : il vaut mieux être logique que pratique, ou rêveur que calculateur.

Nous en arrivons alors au troisième malaise du monde moderne : la conception utilitariste de l'individu. Un homme est d'autant plus apprécié qu'il "sert" plus à son pays et a fortiori, au monde. Les "petites gens" ne comprennent pas la nécessité d'un écrivain, tout cela, pour eux, n'est que du bavardage. De même, elles ne voient pas l'intérêt de la Relativité générale, car après tout, ce n'est pas cela qui fera baisser le prix du beurre. A un degré plus élevé, on conçoit mal l'utilité d'un romancier, à moins que celui-ci se contente d'écrire comme ses prédécesseurs du XIXème siècle. Il faut des metheux parce que le monde de demain a besoin de savants, parce que le véritable destin de l'Homme est dans la Science. Mais

heureusement, il y a les Hippies qui font contrepoids. Même si eux, ils ont une conception bizarre de l'anti-utilitarisme, puisqu'ils vient sur les autres, sur la société qu'ils voudraient détruire. dommage, car l'Homme avait bien besoin d'un certain retour à la Nature... Mais nous reviendrons là-dessus.

A. DJOEHANNA.



Nous vivons une période frénétique. A l'époque de la génération précédente, l'avenir consistait à donner essentiellement les meilleurs moyens d'acquérir l'exercice d'un bon métier. Depuis ces années quarante, le rythme de changement ne cesse de s'accroître pour, d'année en année, cumuler les créations scientifiques et techniques. L'individu se sent de moins en moins maître de son milieu qui, de son côté, se développe comme en dehors de lui à une vitesse accélérée. L'entrée avec aisance sur le plan professionnel avec le maximum de possibilités d'adaptation n'apparaît guère rassurante et, somme toute, décourageante.

Cette peur du futur est spécifique à nos jours où, toutes les situations professionnelles sont remises en question par de nouvelles données. Préparé pour une spécialisation, la jeunesse se voit désigner une tâche autre que la sienne. Il est nécessaire que l'homme de demain soit non pas un spécialiste borné, mais un technicien ouvert et polyvalent. Chez ceux qui redoutent cette perspective, à leurs yeux plus ou moins douteuse, l'envie d'arriver n'est pas suffisamment ancrée pour vaincre la peur du départ.

Pour surmonter cette faiblesse, il est indispensable que chacun soit tout entier attaché à son avenir; que chacun se concentre dans un acte ferme et riche pour résumer son expérience et lui intégrer une expérience nouvelle. Il faut lutter contre l'inertie matérielle et les tentations frivoles. Cet acte qui engage apporte des refus, des renoncements parfois déchirants, part d'une plénitude d'exigence qui mène tout droit à l'"homme" de demain. Ce désir de vouloir "faire quelque chose", cette vocation fondamentale du choix responsable, est l'élément moteur de la véritable réussite.

Notre génération devrait faire renaître le besoin de chanter en travaillant, alors, nous serions vraiment heureux de planter nos racines dans une terre fertile. Il n'en reste pas moins, qu'à tous les niveaux, le souci du travail bien fait, la culture, la foi, l'action intense, sont les valeurs les plus sûres que nous devons placer sur notre compte bancaire.

Bernard BERGEX.  
Assistant à la Ferme.





Le charme de Paris est fait de souvenirs qui s'attachent à certains de ces sites heureusement préservés. Alors que tant de lieux historiques de la capitale sont aujourd'hui victimes d'un véritable vandalisme, le cimetière a conservé, du moins en partie, sa beauté primitive, et malgré sa funèbre destination, lance continuellement un défi à la mort par la teinte d'ironie qui ne cesse d'y régner. Bien que ce ne soit pas un lieu de promenade chéri des Parisiens au même titre que l'Avenue des Champs-Élysées ou le Zoo de Vincennes, une petite escapade au milieu des allées bien dessinées et bordées d'arbres ombrageant de leurs rameaux les dépouilles si combien immortelles de La Fontaine et de Molière (entre autres), nous révèle, outre quelques bons mots qui mettraient en difficulté nombre de nos grands comiques, de Funès, Bourvil, j'en passe et des meilleurs.

Ce n'est pas sans finesse que nos morts se reposent, ce qui prouve que même sous terre on garde encore le sens de l'humour. Pour vous le prouver, j'ai relevé de-ci de-là, cahin-caha, quelques singulières épitaphes, qui nous feraient bien croire que la mort peut prêter à sourire.

Ainsi, Prévert, dit de lui-même :

"Ci git Prévert, qui ne fut rien  
Même pas Académicien".

Ailleurs, on lit :

"De toutes les vertus elle était l'emblème.  
Elle n'avait qu'un défaut, l'oubli d'elle-même.  
Mais les larmes ne la ressusciteront pas.  
C'est pourquoi je pleure".

Ou encore :

"Ici git Monsieur Abel Varnet  
Regretté de toute sa famille  
(et de Madame Duval)

"Ci git Monsieur Durand ; cher mari, attends moi longtemps".

Outre ces en-tête de lit, quelques bons mots sur la fin de notre séjour sur terre vous décideront peut-être lorsque vous penserez à votre prochain départ :

"Jean Cocteau disait des Académiciens que ce sont des hommes qui se changent en fenteuil quand ils meurent."

"A son tour, Clémenceau affirmait que les cimetières sont pleins de gens irremplaçables". Il a mille fois raison.

Talleyrand sur son lit de mort, disait à Louis-Philippe :

"Sire, je souffre comme un damné". "Déjà!" s'exclama le roi.

# ANTROPOS

Durant de très longs jours, l'araignée a construit  
 Un fragile artifice de larmes ciselé  
 Qui respire et s'essoufle au plafond isolé  
 Quand le vent étonné dans la maison s'enfuit

Dans ce coeur déchiré, qui vibre au plafond  
 Une mouche enfermée, se brisait les ailes  
 Et dans ce gothique, de fines dentelles  
 Agitait le cristal de sa triste prison

Alors je vis dans l'ombre apparaître soudain  
 Le Grumpf silencieux, qui d'un oeil entrouvert  
 Contemplait fixement, le sinistre calvaire  
 Où la mouche enchaînée se débattait en vain

L'araignée en dansant, sautillait sur les fils  
 Et gracieuse approchait, du festin convoité.  
 Puis les mandibules du monstre velouté  
 Grandes s'entrouvrirent, sur la mouche immobile

Mais le Grumpf affamé, aussitôt a bondi  
 Détruisant dans sa main, la belle architecture  
 Et faisant sous sa dent une horrible morsure,  
 Dans le corps dilaté de l'animal surpris.

Plus tard j'ai retrouvé, gisant sur le parquet  
 Le Grumpf étendu mort  
 Plus fort et plus méchant, son Grumpf l'avait attaqué  
 Et dévoré son corps.

G.A.T.

# SUR LA PLACE D'AGORA

Le soleil ce matin, au fond du ciel brûlant  
 Eclabousse la place et les maisons de flammes  
 Et derrière ces portes s'entrechoquent les âmes  
 Enterrées dans l'ombre, loin des rayons sanglants

Mais dans ce silence, dans ce gonflement de feu  
 On entend s'élever soudain un bruit étrange  
 Mélodée profonde, et qui bientôt se change  
 En un claquement sourd, déchirement hideux

Les mauvais garçons ce matin ont fait cercle  
 Leurs doigts claquent en cadence, et leurs yeux bloussés noirs  
 Sont tout couverts de rêves, de rêves et d'histoires  
 Et le ciel scintille pâle comme un couvercle

Un jeune chat aux grands yeux, dans la sinistre ronde  
 Tout plein de tendresse, les regards en tournant  
 S'arrête, renifle, puis repart gémissant  
 Devenu attentif à la clemeur qui gronde

Et la danse infernale alors soudain commence  
 Les doigts ont cessé, mais les longs couteaux noirs  
 Brillent sur le forum au grand soleil d'ivoire  
 Allongé sur ses pieds, le chat pleure en silence

Et dans son ventre blanc non telon a frappé  
 Les couteaux, les pierres, les bâtons et les chaînes  
 Ont sifflé soudain, pour écorcher sans peine  
 L'animal innocent aux grands yeux solatés

Le soleil s'est couché, il faisait déjà noir  
 Et nous sommes partis, sans parler, sans rien dire  
 On s'est serré la main, on a voulu sourire  
 Et chacun s'est quitté pour pleurer dans le soir.

G.A.T.

# ÉCHO D'UN DÉRACINÉ À PARIS

Récemment les dernières statistiques nous ont appris que le cinquième de la population française vit à Paris et ses banlieues soit environ dix million de personnes. Parmi ces dix millions honorablement parés du titre de parisien, combien sont-ils les vrais, les purs qui, depuis leur plus tendre enfance, respirent cet "air" qui a tout à envier au nôtre ? Combien sont-ils ces "Titis" et fils de Titis qui parlent encore, pour garder notre expression, le "parigot" ? On ne peut les dénombrer ces enfants de Latée qui vivent aussi traditionnellement que le payzan de nos campagnes ? Le café-tâbac, le restaurant spécial beafsteack-frites, la marchande de



journaux à la voix usée, et toutes ces mystérieuses professions, doivent leur survie à ces êtres qui, loin de ce "ventre" monstrueux, sont perdus.

Comment voulez-vous que j'envisage de vivre en province ? Disait celui-ci. A Paris, j'ai "tout sous la main". Ah ! cette province qu'il entrevoit comme le bout du monde, et dont l'habitant fait... si provincial !

Que devient le déraciné dans cet enfer journalier, dispensateur généreux de décibels ?

Soit qu'il vive à l'heure du "monstre" acceptant, apparemment sans sourciller, ses caprices, ses habitudes qui le conduisent, à plus ou moins brève échéance, à devenir le petit rouage d'une énorme machine. Si ce rouage se rompt, la machine tourne toujours. Rien ne vient enrayer sa marche perpétuelle. Elle fait de nouveau entendre ce sourd grondement qui fait vibrer la France entière.

Soit qu'il se contente de vivre en dehors, se créant un petit univers, recherchant les quartiers aérés et les parcs de verdure en souffrance, pour retrouver dans cet artifice le parfum de son territoire. Il le recherche vainement, mais le peu qu'il possède le tient en éveil aux échos de son pays.

"Paris vaut bien une messe!"

Il est un fait indéniable, en ce qui concerne le tourisme, les études, les arts, que Paris présente des avantages incontestables. Chaque ville, toute proportion gardée, n'a-t-elle pas aussi son histoire, ses musées, ses écoles ? Pourquoi vouloir vivre dans une ville qui n'apporte en fait rien de facile et dont tout ce que l'on peut trouver chez nous, est élevé à une puissance qui fait frémir.

Les touristes sont toujours amusés de se trouver, par hasard, dans le métro à six heures du soir. Il en est tout autrement lorsque ce même métro est un moyen de transport journalier. Les bras serrés le long du corps, le nez au niveau de la poitrine d'une grosse dame nourrie à la "blédine deuxième âge", et qui souffle une haleine de sapeur est, en effet, aussi drôle que reposant ! Les effluves qui se dégagent de ces couloirs aux murs éborgués d'affiches publicitaires qui promettent la fraîcheur, sont remarquablement riches en diversité... A notre époque de gadgets, je m'étonne qu'il n'y ait pas de "undergroundsoent". Le poignon de première classe constitue le label de ce travail de "longue haleine". La maison est fière de vous l'offrir, et vous êtes cordialement invités à visiter la fabrique.

Que diré de ce pauvre bipède sinon qu'il est désabusé depuis longtemps. Cette minuscule particule, sans vitesse propre, se trouve parfois subitement propulsée dans une autre direction que la sienne. Le demi-tour est inutile; il faut suivre le flot qui vibre à la fréquence du temps. O combien la seconde est précieuse !

Oui, Paris vaut bien une messe, dans la mesure où le senson n'est pas trop long. De toute façon, Notre-Dame est très accueillante.

Ce réalisme n'est pas une description de l'univers parisien; il ne s'agit, tout au plus, que d'un réalisme dans la description du cœur humain, de sa sensibilité et de ses sentiments.

Quelque soit la manière dont cette crise de départ sera résolue, sa solution implique l'apaisement d'un trouble qui contribue à l'émigration. Ces "éblouis" qui ne peuvent s'attendrir devant la beauté saisissante de la mer en furie ou qui ont perdu tout sentiment à l'égard de la campagne au printemps, comprennent bien tard qu'il est plus sain de vivre 1) où le ciel est bleu. Il est si bon de se promener les pieds nus dans le sable, là où le soleil dissipe sans peine ses chauds rayons. Le soir, sous les mille lumières argentées du firmament, les vagues viennent

mourir en un doux murmure qui chante : "qu'il est beau mon pays".

Un "véritable déraciné" ne fait que passer dans ce gouffre insatiable. Il n'oublie jamais de garder ses sabots qui claquent aux airs de son folklore et qui le rattachent à sa bonne vieille campagne.

D'ailleurs, le Parisien dont l'organisme est sans cesse aux abois, est un fervent de cette solitude. Pendant ce mois de vacances qui restera toujours la consécration suprême et le fondement de son idéal, il fuit ce qu'il a "tout sous la main" pour aspirer, enfin, au calme et au repos. Cet apaisement, cette fuite du voisin de palier, il le trouve tout d'abord sur l'autoroute qu'il croyait vide à quatre heures du matin. Ils ont tous eu la même idée ! Cette première évasion ressentie le conduit finalement à son ciel : un terrain de camping où sa concierge l'assuella bras ouverts.

Notre Parisien repose en paix; il respire ce moment de béatitude sur son même carré de sable, seul, au milieu de cent mille âmes.

Bernard FROUX.



Etre à Saint Martin ne signifie pas se désintéresser du sort des moins favorisés. Enfin, en principe du moins. La réalité peut être tout autre. Les lignes qui suivent sont le fruit de quelques réflexions de GAT à la suite d'une émission de "Panorama" sur les bidonvilles de Conflans.

"Pousses-toi bon Dieu ! T'as encore cassé la chaise, faut que j'la répare. Pousses-toi bon Dieu que j'te dis !" Les enfants orient, le réveil imperturbable rythme le temps, le vase se brise, la radio hurle, l'enfant tâte un sein gris et pauvre. Il fait froid. "Pousse-toi bon Dieu !" Le vent souffle dehors. "Fait froid ici." Moi, je voudrais dormir. Seulement, avec Marie qui est malade, faut s'en occuper. De toute façon, on pourrait pas dormir ici. "Ta gueule!"

Ca sent une odeur d'affet de fruits pourris. Et puis, cette fumée qui semble sortir de terre, et qui te prend à la gorge. "Pousse-toi bon Dieu !" Maman, déjà minuit ! J'aimerais pioncer, mais j'peux pas m'allonger, y a de la flotte partout. A la radio, ils disent que la Seine a monté de cinq mètres aujourd'hui? Ils disent aussi qu'y a pas de danger. Mmmouais.... Ca sent encore le chien crevé. Tommy est mort il y a trois jours, mais comme papa était malade et que moi j'avais pas le temps de l'enterrer, ben, il est encore allongé à côté du matelas. Y'a des mouches qui tournent autour et ses yeux coulent doucement, on dirait qu'il pleure. Pa.. de lampe. Ca éclaire que dalle, ce pétrole ! Enfin, c'est quand mieux que la bougie et ... "Mais pousse-toi bon Dieu !" C'est creux, maman a pas le temps de recoudre mon calebard, et les copains qui se foutent déjà de moi. Mais j'leur péterai la gueule. J'aime<sup>pas</sup> que l'on se foute de moi.

J'ai les pieds gelés, mais j'préfère ça que laisser dans la flotte les grolles que maman m'a données. Ils vont encore se foutre de moi.

"T'habites où ?" qu'y m'disent, et quand j'leur réponds que j'arêche au bras Favé à côté de Conflans, alors y's'mettent à rire, et moi ça m'fait comme un noeud dans la gorge, tu sais, quelque chose d'amer et de dur. Les salauds ! J'leur péterai la gueule. Hier, une tôle du toit a été arrachée. "Mais pousse-toi bon Dieu !" Alors j'ai essayé de la refoutre... "Ta gueule !" et puis, en essayant de monter sur le toit "Le réveil rythme le temps", j'ai posé le pied sur la planche du milieu"... o'que ça pue !", et tout s'est cassé la gueule. J'me suis déchiré le froc, maman a pleuré, papa, il était rond, alors, il roulait dans la boue. Marie, elle a eu l'oeil arraché. Et puis, l'eau qui... enfin, on est parti, quoi ! et toi ?

- "Moi, ben... je suis à Saint Martin..."

GAT.

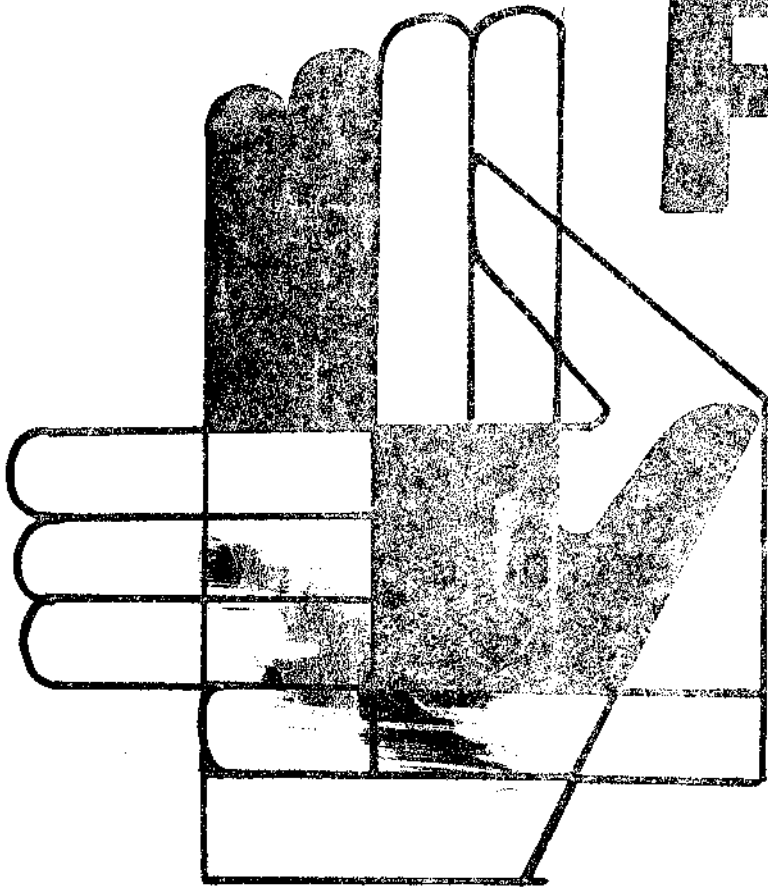
La faim... Vous connaissez ? En fait, vous croyez connaître, mais vous n'en savez que ce qu'en disent les journaux et les informations superficielles. Vous pensez avoir conscience de ce problème après avoir vu ces photos de Paris-Match plus percutantes les unes que les autres. Votre impuissance est, vous semble-t-il, vaincue lorsque vous vous appauvrissez d'un franc jeté chrétiennement dans un tronc. Ce franc inutile, puisque détourné dans la poche d'un quelconque fonctionnaire...

Quelques garçons de Saint Martin ont décidé d'agir... Ils ont alors créé une organisation à propos du développement dans le tiers-monde, qui se donne deux buts essentiels : Une prise de conscience de l'étendue et de l'urgence du problème par une série de conférences et de films (Calcutta, etc...) présentés à Saint Martin au troisième trimestre. Ce qui nous donnera une formation approfondie et nous permettra de comprendre le problème en général. Une action précise qui ira, des années durant, en s'élargissant. Nous avons décidé de venir en aide à une jeune femme, ex-professeuse de philosophie à Paris, qui est partie il y a six ans à Salvador, au Brésil. Elle vit là-bas seule, isolée et sans moyens pour réaliser son programme : création d'une maison de jeunes, qui serait un facteur d'union, un cadre de formation, un centre d'activités qui prenne en charge l'alphabétisation et la création d'un journal de quartier.

Il ne s'agit pas d'affréter un bateau de ris imaginaire, mais d'un soutien efficace, d'une action connue et repérée, analogue à notre vie d'écolier : l'éducation de jeunes écartés de la course au savoir et de la promotion légitime. Dans le prochain numéro d'E.M., vous serez tenus au courant de la première étape de notre programme. Pour tout renseignement, s'adresser à Yvick de Fouchier, Saint-Benoît.

J.N. CHIDLOVSKY.





**FAIM**

DEVELOPPEMENT

J.J.S.



# J.J.S.S NON

19

"La critique est facile, mais l'art est difficile." Banalité bien connue de tous, et qu'on me reprochera sans doute d'employer fort mal à propos. Je concède en effet que cette simple maxime pourrait s'adapter à à'importe quelle doctrine ou mouvement embryonnaire d'opposition si peu extrémiste soit-il du moins en apparence.

Nous avons hérité d'un nouveau Kennedy, qui prend le numéro 2 de la lignée française en se substituant à Monsieur Jean Lecanuet, sénateur-maire de Rouen 45 ans, jeune encore, bien fait de sa personne, le visage racé et le geste large, J.J.-S.S. puisque tel il se fait nommer en toute simplicité, vient en quelques jours de se présenter à ses futures électrices dans toute la puissance de son âge, et avec cette vigueur caractéristique du bon citoyen qui ne recherche assurément rien d'autre que le bonheur de tous et la gloire de son pays.

Je ne lui reprocherai certes pas d'essayer de proposer quelque chose de neuf, puisque c'est là-même sa raison d'être, je lui reprocherai ce "quelque chose".

Idéaliste, cela ne fait pas de doute; et l'on peut craindre que l'utopie s'en mêlant, elle ne l'emporte pour ne plus fermer qu'une oruche comblée à l'aide d'un quelconque idéalisme utopique. Il marque un point certain, l'opposition fortement extrémiste proposait des réformes par une révolution absolue; lui, il nous les propose dans la continuité. Mais la continuité, nous la possédons déjà; quant aux réformes nous avons assez de mal à entrevoir celles que nous promet notre gouvernement actuel, sans aller chercher celles que nous obtiendrions, dans son infinie bonté, un illustre inconnu.

Il rêve d'une France totalement originale dont simplement l'économie serait calquée, sans prétention aucune, sur l'économie nipponne et dont quelques menus problèmes sociaux seraient résolus selon l'exemple d'une Allemagne parvenue. Pauvre France que l'on va voir s'accroître avec les yeux bridés et le casque à pointe. Allons, Mr. Schreiber, soyons logique avec nous-mêmes. Nous ne sommes pas contre les réformes, mais "un tient vaut mieux que deux tu l'aurais si ..."

Façons néanmoins d'être un peu plus réalistes. Le 6ème plan prévoit un taux d'expansion de 6 % ce qui est déjà très optimiste et vous, vous voudriez que sans encombre, dans un proche avenir, dix mois avant votre disparition, on atteigne un taux de croissance de 13,7 %, qui fut celui du Japon pour l'année 67. Savez-vous que dans ses périodes les plus noires, l'empire du Soleil Levant a un taux de croissance de 7,8 %, et que cela fait déjà envie aux puissances occidentales.

Vous proposez de trop pour que l'on puisse vous suivre en toute quiétude. De plus toutes les places sont prises pour l'instant, et l'encadrement français n'est pas tellement plus âgé que vous. Alors patientez, peut-être votre heure sonnera-t-elle où vous aurez à affronter du haut du trône une opposition qui alors à votre grand étonnement proposera des réformes, dont aujourd'hui vous ne supposez même pas l'existence.

Ah! ce terme de réformes, quel soutien pour une opposition, quel bâton de vieillesse pour les extrémistes. Il rend un fier service à ceux qui n'ont rien d'autre à dire, c'est à dire la grande majorité. C'est en fait le cheval de bataille de tous, et la réussite d'aucun. Il se vide de tout son sang pour des combats qui n'en valent pas la peine; et cela est si vrai qu'on est obligé pour le faire survivre de lui adjoindre son masque à oxygène : CONTINUITE. Pauvre petite chose, quelle triste fin tu auras connu, toi qui est si brillante de tous ces mots en ION : autogestion, révolution, participation, et surtout Fiction.

J.P. BOUQUET.

# J.J.S.S. PEUT-ETRE

Les Gaullistes disent que depuis dix ans, nous avons assisté à une stabilité dans la vie politique française. Nous disons que cette stabilité s'est changée en immobilisme le plus complet. De 58 à 69, l'activité gouvernementale ne s'est tournée que vers les problèmes extérieurs. L'absence de décisions concernant des réformes internes éventuelles contribua à scléroser l'activité des partis et la vie politique française en général. C'est dans ce contexte qu'apparaît le nouveau Parti radical, nouveau car il a à sa tête des hommes jeunes, qui se veulent dynamiques et aptes à résoudre les problèmes de la civilisation moderne. C'est donc un coup de fouet donné à la vie politique française et en cela, les Radicaux gagnent notre sympathie.

Le manifeste du Parti radical choisit délibérément une solution socialiste en face des problèmes sociaux. C'est dans ce cadre et au nom de l'égalité entre les individus que JJSS présente une réforme de l'enseignement supérieur. Avec la suppression de "grandes écoles" et par là-même du système de "classement de concours", il entend mettre fin à l'un des fondements des "castes" qui étouffent notre économie. Dans les structures actuelles, un élève de l'ENA sortant de l'Inspection des Finances trouve normal d'être admis à partager les plus hautes responsabilités administratives, sous prétexte d'avoir obtenu un quart de point de plus que ses camarades dans une épreuve purement théorique. Ainsi chaque année, il y a mille ou deux mille individus qui deviennent actionnaires de l'Etat. Nombreux sont les exemples qui montrent la rigidité d'un tel système. Couve de Murville et Ortoli, types parfaits des piliers de ministères, sont arrivés aux résultats que l'on sait, parce que ce sont des technocrates qui ne connaissent pas d'une manière pratique les rouages de l'économie. D'ailleurs, le système universitaire préconisé par JJSS, dans lequel la sélection se fait sur titres, notes et recommandations des professeurs - sélection qui fait donc appel aux qualités humaines du candidat - est celui de l'Allemagne, des Etats-Unis et du Royaume-Uni. Il ne faut pas croire qu'il est le fruit des élucubrations du Secrétaire Général du Parti radical.

C'est dans le même souci d'égalité que JJSS propose la réforme de l'enseignement primaire. L'âge de l'intellect se situant entre deux et six ans, JJSS considère que "les classes sociales sont largement héréditaires". Il ajoute : "Les conservateurs seront poussés à considérer que l'égalisation réelle des chances est bien une utopie, et que l'inégalité naît avant que la collectivité puisse intervenir". JJSS inverse alors les rôles. Puisque l'environnement initial est un "lieu stratégique", il faut que la collectivité intervienne avant la famille : "Nous devons attaquer les inégalités culturelles à la base, à partir de l'âge de deux ans". On en arrive donc à une suppression du rôle familial. Si cette idée part d'un bon sentiment, elle donne lieu à des conséquences fâcheuses. Séparer l'enfant de ses parents, c'est modifier, sinon empêcher l'établissement de liens affectifs entre lui et sa mère ou son père. Cela revient à refuser une loi naturelle. Les spécialistes montreraient mieux que nous les effets désastreux d'une telle éducation dans l'évolution de l'individu. Bien sûr, on peut dire que la réforme de JJSS serait efficace dans les cas de milieux familiaux déséquilibrés. Mais ce déséquilibre est-il majoritaire ? C'est peu concevable. D'ailleurs, suffirait-il de mobiliser des légions d'éducateurs, comme le propose JJSS, pour que le fils d'ouvrier rentre tous les soirs dans un foyer d'avocat ?

JJSS se veut économiste, et c'est comme tel qu'il présente des réformes économiques dans son manifeste. Dans ce dernier, les vues du Secrétaire Général sont quelque peu contradictoires. Le manifeste ne veut pas accepter le capitalisme comme modèle car sa loi économique mutilé l'homme. Mais supprime-t-il toute possibilité de capitalisme en interdisant l'héritage des moyens de production ? Rien n'empêchera, même si



elle n'est pas transmissible, l'individu de posséder une propriété sur les moyens de production : l'actionariat et la société anonyme existent dans le système de JJSS. Parallèlement, il préconise une économie de concurrence, de libre initiative. On n'arrive plus alors à très bien situer les réformes de JJSS. Il semblerait préciser, du point de vue économique, un néo-capitalisme.

C'est à l'intérieur de cette économie "libérale" que JJSS propose l'abolition de la transmission héréditaire de la propriété des moyens de production dont nous avons parlé plus haut. Cette mesure entraînerait - JJSS l'écrit d'ailleurs lui-même - une fuite des capitaux à l'étranger, où cette propriété est transmissible. Ne ce fait il propose l'établissement d'une "Interpol fiscale", qui empêcherait l'émigration. C'est peut-être sur ce point que le manifeste est le plus idéaliste. A l'heure où les négociations du Marché Commun n'aboutissent pas, ou seulement très lentement, qu'en serait-il des négociations sur la création de cette "Interpol fiscale" ? De plus, ce serait demander à des pays comme la Suisse de cesser leur rôle bancaire : comment serait-ce possible !

Nous avons seulement tenté d'analyser les points principaux et originaux du manifeste. Il y en a d'autres : promesses d'une urbanisation saine, d'améliorément du Salaire et du niveau de vie en général, etc..., tous ces articles - qui ne sont pas propres au manifeste du Parti radical - qui font qu'un document peut s'adresser une large audience, en un mot toute la partie démagogique nécessaire à un succès de XXème siècle.

De tout cela, que ressort-il ? Comme l'écrit Raymond Bouillon, "Le manifeste se situe résolument à gauche, et va beaucoup plus loin que la déclaration du PC du 24 Février 1968. Dans un même temps, l'économie aurait un caractère libéral. "La démarche de J.J. Servan-Schreiber, qui consiste à mettre notre pays à l'état dans un monde de croissance", le conduit à répudier à la fois le système soviétique, le capitalisme et la "troisième voie". Où se situe-t-il ? Est-il un vrai révolutionnaire ? Alors pourquoi choisit-il la plus conservatrice, la plus incertaine des formations politiques françaises ? On voudrait comprendre et, comme l'écrit Bouillon, "Le démirage s'est-il trompé de parti, ou bien le Parti radical s'est-il trompé de Secrétaire Général ?".

H. DEVERNAB.

## J.J.S.S. OUI

Le manifeste de Servan-Schreiber a reçu dans la presse et dans l'opinion un accueil plus ou moins enthousiaste, mais jamais de l'indifférence... L'intérêt a été passager, car il s'agit là d'un manifeste d'idées et non de politique. Même l'Humanité, avec son ironie un peu aigrie ("Après Wagner, Waterloo", s'est écrit à droite), montre par là que les communistes se préoccupent beaucoup plus de ce nouveau courant que des slogans rabâchés de la majorité appelée (casseroles) au péril rouge, etc.

Les radicaux n'ont pas fait là un rassemblement d'affirmations sommaires, mais apportent un message à la fois précis et généreux. Les Réformes proposées ne sont pas utopiques, elle s'appuient sur des chiffres, des références, des expériences. La machine IBM a remplacé le casse-pipe, et on a renoncé à la pharmacologie traditionnelle de la gauche. Il a été reproché à JJSS de "copier" les modèles sociaux,

japonais, américains. Comme si se servir des réussites et des erreurs d'autrui n'était pas le propre de la sagesse, mais un manque de personnalité flagrant ! Il est évident que la Suède n'est pas LE régime à atteindre, mais plus simplement considéré comme une expérience intéressante. Ainsi, le premier mérite de JJSS est d'avoir choisi le langage du concret.

Bergson disait déjà que la vraie joie est celle "d'avoir apporté quelque chose à la vie", et non celle d'avoir richesse et considération. Le premier but de ce programme sera de permettre à chacun d'éprouver cette joie véritable, et non plus à une minorité... Et pour cela, il faut à chaque génération, pratiquer un brassage qui donne une égalité des chances à tous, car "à chacun en naissant échoit un lot, quelque chose comme un peloton de laine plus ou moins bon" (Bridoux). Pour assurer à chacun la possibilité de tisser ce peloton de laine, le rôle du gouvernement sera de deux sortes. Tout d'abord, de permettre à chacun de développer ce don inné, par une véritable démocratisation de l'enseignement (Et cela dès l'âge de deux ans, bien sûr, pour atténuer les inégalités dues à des milieux culturellement plus ou moins élevés). Il est certain qu'au niveau du Baccalauréat, il y a plus ou moins de réussite. Mais est-ce une raison pour cultiver une élite (par le système des grandes écoles) en écartant à priori tout un potentiel d'énergie ? Et de plus, une réussite scolaire (dans la mesure où Centrale et Polytechnique demeurent encore très scolaire) entraîne dans une telle conception de la société, la réussite professionnelle de toute une vie... d'une vie qui comporte (de plus en plus) tout un aspect humain, que le concours des X serait bien en mal de déceler. Et n'est-il pas significatif à cet égard que les trois hommes qui s'occupent de l'économie française (à savoir Giscard, Chalandon et Ortoli) soient tous les trois inspecteurs des finances, au détriment des "Politiques" ? Et c'est tous les jours que nous subissons ce pouvoir technocratique, si scandaleux.

La deuxième condition pour que chacun puisse tisser sa propre laine, et non celle de ses père et grand-père, c'est la suppression de la transmission par voie héréditaire et des moyens de production et de l'héritage ? Il faut préciser tout de suite qu'il ne s'agit que des grandes entreprises (10 % de l'ensemble) et des grandes fortunes (5 % de l'ensemble, à savoir celles qui dépassent 35 millions d'anciens francs). Pour les autres, les droits de succession sont considérablement réduits. Ce point du programme a provoqué bien des réactions hostiles, même à l'intérieur du Parti radical (F. Gaillard). Le mur d'argent a tremblé, sinon bougé, et ces secousses se sont senties à travers la presse de messieurs Prouvost, Lazareff et consorts. C'est en effet une réforme qui va très loin, puisqu'elle refuse qu'un homme profite de biens qu'il n'a pas produits. (Les rentiers sont les dignes successeurs des féodaux du Moyen-Âge). Mais il faut bien voir que jamais le parti radical n'accablera celui qui par ses énergies et ses capacités jouira d'un large revenu, car il s'agit là de sanctionner un service rendu, et non un acte de naissance.

De telles mesures permettront à chacun, dans le cadre de la libre concurrence, de se battre pour acquérir des responsabilités méritées; et de l'acquisition par un plus grand nombre de ces responsabilités grâce à leurs capacités, naîtra le prospérité économique du pays.

Le second point fondamental de ce programme est de faire en sorte que l'Etat serve les citoyens, tous les citoyens, et non plus une minorité. Pour Montesquieu, il fallait séparer les différents pouvoirs, exécutif, législatif, et judiciaire. Or dans les démocraties occidentales, ce but a été atteint. (à de rares exceptions près, comme le procès de Pétain, par exemple). L'ambition de notre époque doit aller plus loin, c'est à dire pour JJSS, "séparer la puissance économique de la puissance politique". (et empêcher ainsi cette forme moderne de l'oligarchie). Cette influence sera facilement écartée par la suppression du "grand capital". De plus, de nombreuses

réformes (plus secondaires) sont proposées pour que l'Etat serve mieux l'individu et tous les individus : ainsi, l'aménagement de l'administration (problème de la TVA), une information mise au service de tous, et non plus d'un parti, la transformation du service militaire en service civil (et ainsi, il n'y aura plus ce gaspillage d'énergie dans nos casernes, mais on verra les citoyens construire leurs routes, leurs hôpitaux, etc?..)

Tel est donc le contenu des réformes essentielles de ce manifeste qui ne sont plus à définir (comme c'est le cas pour la "nouvelle société" de Chaban-Delmas), mais ne restent plus qu'à être appliquées. Et ce qui donne sa véritable dimension à ce programme, c'est le grand souffle humain qui l'anime. Ce souffle, c'est d'éviter qu'un enfant de quinze jours ne soit déterminé pour la vie entière par son milieu, ses relations, sa fortune. Ce souffle, c'est celui qui permettra à chacun de partir de la même ligne de départ, et à tous de parvenir à la ligne d'arrivée (plus ou moins vite, voilà tout...)

Il est donc indéniable que ce document apporte quelque chose de nouveau, de fécond et par là, de gênant pour beaucoup, dans la mesure où les jeunes pousses ne se développent qu'au détriment des vieilles branches de bois mort. En effet, certains diront : "Mais, de JSSS, il a le goût du pouvoir !" Oui et alors ! Car à quoi cela servirait-il de faire de la politique, si c'était pour rester dans l'opposition ? Et cela n'est pas à comprendre dans le sens où Duhamel l'a compris, dans le sens où "avoir le pouvoir" signifie "détenir les privilèges", "tirer les ficelles", mais dans le sens "avoir le pouvoir" signifie appliquer une politique que l'on croit juste, et que la majorité du pays croit juste. Certains diront aussi : "Mais, ce Sarrau-Schreiber, il a le goût de la publicité !" Oui et alors ? Car pour avoir l'approbation du pays, encore faut-il se faire connaître de ce pays. Et quel est l'homme politique français (de Ducloux à Pompidou) qui renonce à ces techniques publicitaires ? "Kennedy oblige" : peut-être, mais cette référence est déjà un compliment...

De telles réflexions sont celles d'impuissants qui cherchent à détruire l'homme faute de pouvoir combattre ses idées. A la limite, on entendra (et on a entendu) : "Mais ce SS, il est juif ?" Oui et alors ? Tant mieux car c'est plus qu'un hasard, c'est un symbole d'être juif pour un homme qui se bat justement pour qu'il n'y ait plus en France les juifs et les non-juifs, les mal-nés et les bien-nés : de telles barrières arbitraires font de notre société une société d'aliénés. On peut exiger que le débat se situe plus haut, non plus au niveau des hommes, mais au niveau des idées. Et deux types de réponses idéologiques peuvent être opposés au parti radical : la réponse marxiste et la réponse conservatrice. (Pour ma part je n'en vois pas d'autres.)

La première c'est celle des communistes essentiellement, celle du PSU et de "l'extrême gauche" secondairement : elle prend ses sources profondes dans la misère et les inégalités sociales. Elle vise à la suppression de ces injustices. Mais c'est seulement dans les moyens qu'elle diffère profondément des radicaux. Ceux-ci sont réformistes, c'est à dire qu'ils pensent pouvoir améliorer la condition des hommes, mais dans le cadre de la société actuelle, c'est à dire d'un libre concurrence. Les marxistes pensent que c'est la structure même de la société (c'est à dire l'existence de classes économiques) qui entraîne de telles injustices. Et c'est en cela que l'on peut les qualifier de révolutionnaires. De plus, mais secondairement de moins en moins, il ne respectent ni la démocratie politique, ni les "libertés" (de penser, de croire, etc...)

La réponse conservatrice est la plus malsaine, la plus égoïste : c'est celle du parti gaulliste depuis deux ans. Elle diffère de la pensée radicale et par ses fins et par ses méthodes. Et par ses fins, puisque son but est de conserver les

capitiaux, les privilèges... c'est à dire ce qui leur importe, ce sont les possédants, ceux qui ont l'avoir ("le monde des choses"). Et par leurs méthodes, qui donnent la primauté à ces choses, à ces rapports, au détriment des hommes eux-mêmes.

L'argument suprême de ces deux extrêmes qui veulent se rassurer est le suivant: "mais, avec qui gouverneriez-vous ?" Bien sûr, il n'y a pour le moment que treize députés radicaux; mais ce n'est pas à eux de répondre, mais à tous ceux qui, et dans le pays, et dans le personnel politique (du gaulliste de gauche au socialiste et au non-inscrit) pensent de la même façon. Et dans la mesure où un courant politique qui a prise sur l'opinion fait boule de neige, ce problème est un faux-problème.

C'est peut-être là que réside la différence essentielle entre les radicaux de 70 et ceux d'avant ; avoir compris qu'une politique n'est pas un assemblage d'hommes du type troisième et quatrième République, mais un courant d'idées. Et il est sûr que ce courant d'idées suscité par JJSS se dégage un humanisme profond et fécond, dans la mesure où l'humanisme "affirme dans les obscurités mêmes de ce temps les chances permanentes de l'esprit" (Simon). Ces chances, il ne faudra pas les laisser échapper en 1973.

N. BEAU.

---

---

BULLETIN D'ADHESION  
AU PARTI RADICAL

Nom : .....  
Prénom : .....  
Profession : .....  
Adresse : .....  
.....

Retourner : Place de Valois - PARIS 1<sup>er</sup>.



# THEATRE MODERNE

25.

Il y a à l'heure actuelle deux formes de théâtre qui s'affrontent ; théâtre moderne ou pas théâtre moderne, that au the question, la grande question (jusqu'à Saint Martin) ! Il semblerait que pour beaucoup, tous les chefs-d'oeuvre sont d'un côté (ou de l'autre), et qu'il faille choisir entre les deux, sous peine de faire partie d'un marais sous-cultivé. Nous pouvons voir sur les scènes parisiennes Beckett ou Ionesco, Offenbach ou Montherlant, mais il semble impossible d'applaudir les deux ; la mauvaise foi du partisan (des deux camps) est évidente.

D'une part les "Modernistes" défendent même leurs ratés : il est amusant de voir Arrabal porté aux nues, alors qu'il n'y a pas de théâtre plus "bourgeois" que celui-là, puisqu'il est entièrement conçu en fonction de ceux-ci, pour les choquer. C'est le conformisme de l'anti-conformisme : le pire, celui de l'adolescent.

D'autre part, les "Classiques" applaudissent tous les spectacles de la Comédie Française, le regard fixé sur le programme, et ne songeant qu'au souper qui les attend à la fin du spectacle. Cette confiance aveugle (c'est le cas de le dire) est aussi ridicule que l'autre.

Cet article ne sera pas un plaidoyer pour l'une ou pour l'autre forme de théâtre, mais simplement une demande de reconnaissance : car car c'est là une attitude malhonnête et, plus grave encore, peu intelligente, que d'ignorer Chéreau ou Montherlant ! La connaissance doit précéder le jugement de valeur. Je laisserai de côté ce qu'on appelle le "boulevard" (de Feydeau à Anouilh), car "La Facture" ou "Un sale égoïste" sont des spectacles admirables, enfin admirablement divertissants, mais il n'y a pas là qu'un art de divertir, et non des oeuvres d'art.

Il y a deux conceptions du théâtre distinctes, qui ont chacune leurs textes et leurs metteurs en scène. Il y a deux genres différents, deux niveaux de compréhension théâtrale. Mais pourquoi vouloir à tout prix y mettre un ordre quelconque ? sinon un ordre chronologique ? Car il est évident que c'est le théâtre de Beckett, Planchon et Chéreau qui est vraiment le théâtre de 1970. Et qu'on le veuille ou non, ils seront des classiques pour nos enfants. "Etre de son temps", c'est au moins connaître ce théâtre-là. "Etre de son temps" c'est aussi comprendre l'évolution dont ils sont le fruit : c'est

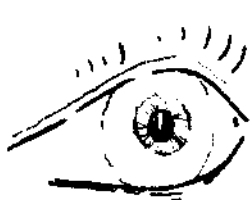
à dire au moins connaître, sinon aimer "ses classiques". Ceci dit, on peut préférer l'un à l'autre, bien sûr, mais on ne peut construire que des barrages artificiels (suppression des subventions, censure, etc...) contre le courant théâtral évident, qu'il faut essayer de définir plus précisément.

Le théâtre classique étudie l'homme dans sa dimension tragique, c'est à dire que le contexte qui est décrit ne sert que de prétexte pour décrire le personnage gêné dans son évolution psychologique. Le cadre ne sert que de décor, donne une certaine couleur à la pièce. L'intérêt central réside exclusivement dans une situation psychologique artificiellement donnée. Cette situation psychologique est très particulière, puisque due à un ensemble de circonstances extraordinaires. Personnages, décors et costumes servent l'intrigue, et à travers l'intrigue, la situation extraordinaire d'un homme particulier. Et c'est seulement à travers lui que l'on trouvera certaines réactions universelles. Ainsi, dans "La Ville..." de Montherlant, il y aura toute une description (presque celle d'une enquête sociologique) d'un collège catholique en 1930. Et au-dessus de l'institution décrite là, se noue un drame psychologique qui évolue dans le "bain de culture".

Le théâtre moderne trouve que ce "bain de culture" gêne le thème central parce qu'il particularise trop, dans un contexte donné, l'action théâtrale. Ce qui explique le dépouillement scénique d'un tel théâtre, qui laisse à l'"information", aux enquêtes, le rôle de description.

On peut aussi parler de "politisation du thème central" : car ce n'est pas une institution donnée qui conditionne le drame psychologique de l'homme, mais tout un "système". Il y a rarement, dans le théâtre moderne, une attaque contre une institution particulière, mais toujours contre le "système" en entier : "Eglise" dans "L'Infâme" (Planchon), symbolise toute une organisation sociale, rongée par un cancer, symbolisée par le personnage central. En somme, le théâtre moderne est beaucoup plus "engagé".

Il faut donc apprendre à apprécier ces deux formes de théâtre, car elles sont toutes deux sources de plaisirs et de joies intenses. Outre les deux pièces citées ("La Ville..." de Montherlant, au Théâtre de la Vie, et "L'Infâme" de Planchon, au Théâtre Montparnasse), assez représentatives de leur école, mais pour cette raison, assez extrêmes, il passe en ce moment à Paris, de nombreuses et excellentes pièces. Et "Au théâtre ce soir" ne remplacera jamais ce "courant" qui passe de la scène à la salle, l'écran de télévision ne sera jamais qu'un pâle reflet d'une salle de théâtre...



# VU ET ENTENDU



## THEATRE

- I - Théâtre Français  
Le jeu de l'amour et du hasard?
- II - Mouffetard  
La dame au petit chien.  
- Théâtre des Champs Elysées  
Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc  
- Vieux Colombier  
Le chat.  
- Atelier  
La forêt (solide classique russe).  
- T.N.P.  
La danse de la mort
- III - Petit Théâtre Mouffetard  
Spectacle Jean Tardieu  
- Elysées-Montmartre  
Les Clowns (pour qui aime l'art "gestuel")  
- Aubervilliers (Théâtre de la Commune)  
Comment Monsieur Mockinpott fut libéré de  
ses tourments  
- Récamier  
En attendant Godot

## QUELQUES FILMS

- I L'enfant sauvage  
L'espoir
- II '36 : Le grand tournant : un modèle de cinéma-  
vérité.  
Lucia  
Médée : La Mythologie en fort belles images, et  
à la portée du public cultivé, comme on dit.

Jimi Hendrix excelle dans cet art du bouton (balance, fréquence, amplitude, etc...) où les sons les plus vertigineux, les plus acrobatiques, se succèdent, suivent au rythme d'une percussion classique.

Après le séjour des Beatles en Inde, un nouvel élément apparaît : la musique indienne. Le mouvement hippie a énormément favorisé cette ruée sur les instruments indiens classiques comme le sitar (sorte de guitare à deux caisses de résonance) et la table (instrument à percussion, qui rythme d'une façon si bizarre et si harmonieuse les airs indiens).

Avouons que ce mixte n'est pas nécessairement plaisant : les airs écrits par George Harrison sont pleins de mélancolie et d'amour à la fois. On ne peut lui en vouloir d'imiter la musique d'un Rai Shankou.

Mais le mariage le plus réussi entre cette musique traditionnelle d'Orient et la musique moderne d'Occident, est sans doute Umma-Gumma des Pink Floyd, où des rythmes vaguement orientaux alternent avec des soli de batterie et surtout, des essais de musique concrète qui ne sont pas forcément de la cacophonie.

Le malheur est qu'une critique sans nuance met dans le même sac Pink Floyd et Ohio Express (avec leur succès commercial "Yummy, Yummy" chef d'oeuvre de conditionnement publicitaire), Les-Zeppelin et Archie (dont le succès "Sugar, Sugar" n'a rien à envier aux pires navets).

Pas étonnant que, l'oreille déformée par les borborygmes rythmés des radios publicitaires, la génération fermée par les "vieux" rejette en bloc toute tentative d'expression musicale, sous prétexte de n'être que de la cacophonie.

On invoque alors la musique classique, Mozart en tête, romantique, avec Wagner, mais on évite entretemps de citer Stravinsky, considéré comme trop moderne. Quant à Pierre Henri... Seulement voilà : cette musique est réservée à une élite sociale, celle qui possède une haine haute fidélité. On prétendra que pour écouter Umma-Gumma, il faut aussi un électrophone stéréo. Bien sûr, mais ce n'est pas ce que nous voulions dire. Il est évident que Chopin, Beethoven, et Ravel font partie de la culture d'un homme.

Mais rejeter la Pop'Music simplement parce qu'elle est différente, c'est aussi absurde que de refuser de conduire une Fiat 125, sous prétexte que l'Excalibus est plus conforme à la tradition. C'est bien avec cette tradition que la Pop'Music veut rompre! On peut lui préférer le Rythm and blues. Mais encore une fois, il faut comprendre que la Pop'Music est une tendance, représentative des désirs de la jeunesse actuelle. Autrement dit, nier la pop'music comme mouvement musical, c'est nier la jeunesse, c'est tomber dans le gâtisme : "De mon temps..."



Jefferson Airplane     Volunteers

Des guitares... un piano... des voix exceptionnelles  
Un disque hyper-infra-endo-iso-propano-génial.

On nous signale également quelques parutions plus ou moins récentes :

Led Zeppelin N° 3

Il paraît que l'ex-"super group" est devenu un groupe tout court. On ne peut qu'espérer une création encore plus saisissante de la part de cette formation à présent plus compacte.

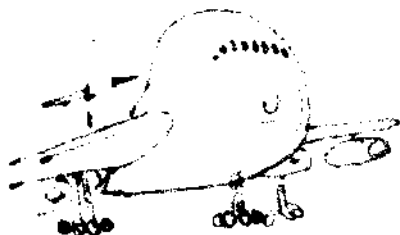
Doors

Ce cinquième LP est absolument extra-habituel, (pour ne pas parler comme tout le monde !). Après la déception suscitée par leurs deux derniers disques, les Doors ont droit à un regain d'estime.

Creedence Clearwater Revival

Ce n'est en fait qu'une intuition, mais nous avons comme le sentiment que ce groupe à la production intarissable va bientôt sortir un cinquième 33 tours. Enfin, nous verrons bien, et vous aussi, d'ailleurs...

A. de SOULTRAIT.



# LE COMBAT DES GEANTS



Avec le début de la décennie, le transport aérien est entré dans une ère nouvelle, celle des transports en masse. Un changement de gabarit s'est produit par rapport au fuselage effilé et étroit auquel nous sommes accoutumés. Nous passons du Boeing 707 standard (45 m. d'envergure) aux 60 m. du Boeing 747. D'ailleurs le passager novice du 747 prend conscience de son énormité à l'instant même où il pénètre à bord.

Beaucoup de gens partagent la conviction que, moyennant une régularité d'exploitation que le Boeing 747 connaîtra bientôt, celui-ci va drainer à lui la majorité de la clientèle. Il en résulte que sur les lignes où il sera en compétition avec les appareils que nous jugeons déjà classiques (Boeing 707, Douglas DC-8, B.A.C. VC-10) ces derniers connaîtront le sort que les avions à moteurs à pistons connurent il y a dix ans face aux avions à réaction.

Mais le nombre des lignes sur lesquelles l'emploi du Boeing 747 est justifié reste limité. Sur ces lignes, les transporteurs qui utiliseront les nouveaux paquebots aériens devront dépenser sans compter pour remplir les géants de l'air s'ils veulent maintenir les fréquences commodes pour les passagers; les plus gros efforts seront tournés vers la qualité du service. En effet, au delà de la régularité, l'attention de ces usagers va se tourner vers la diversité des aménagements (on a déjà noté la différence entre l'aménagement de la Pan Am et celui de la T.W.A.) et l'efficacité ainsi que l'amabilité du personnel.

De tels efforts demandent des solutions diverses qui vont de la fusion de diverses compagnies pour l'entretien des avions géants (ex.: ATLAS, groupe constitué par Air France, Iberia, Alitalia et Lufthansa) à l'aide de l'Etat.

Monsieur Jacques Boitreaud, Secrétaire Général à l'Aviation Civile, a été ainsi chargé par ses collègues européens de présider un groupe de travail au sein duquel les administrations vont s'efforcer de fixer sur les grandes lignes d'Atlantique Nord une politique commune.

Dans quelques mois la concurrence sera ouverte et la victoire difficile. La Pan Am a inauguré l'ère des géants par le vol New-York - Londres le 12 Janvier 1970.

Elle sera successivement suivie par les compagnies aériennes T.W.A. et (théoriquement) Lufthansa, Air France, Alitalia, et (?) BOAC (La mise en service des Boeing 747 reste incertaine, vu les problèmes que la compagnie anglaise affronte).

La course est désormais ouverte. Les champions de l'aviation civile s'entraînent dans les vestiaires.

C. HUSUM & MOUREAU.



Depuis le 4 Octobre 1957, l'Astronomie est à la première page des journaux. Depuis ce jour, dans chaque foyer par la "magie de la télévision et des manchettes des journaux à sensation", l'humanité a pénétré dans un domaine jusque là réservé à une minorité d'initiés. Et les questions fusent : à quoi cela peut-il servir ? A quoi sert et quest-se que l'Astronomie ?

L'Astronomie a été l'une des premières sciences nécessaires à l'organisation des sociétés humaines. C'est l'observation de la régularité des mouvements de la Lune et du Soleil qui a suggéré l'établissement des premiers calendriers. La nécessité pour certains peuples comme les Egyptiens de prévoir avec précision le retour des saisons, avait conduit à utiliser le lever Héliac de certaines étoiles, en particulier de Sirius, comme origine de leur "calendrier agricole".

Par la suite, l'amélioration des observations des astres a conduit à la définition précise du temps et du calendrier actuel. Ces deux notions qui nous semblent maintenant si évidentes trouvent leur origine dans les plus anciennes études astronomiques. Parallèlement, pour les besoins de la navigation, l'homme apprenait à reconnaître les étoiles qui le guidaient et les groupait en constellations. 4 siècles avant Jésus-Christ, Eratostène mesurait déjà le diamètre de la Terre par de s observations très astucieuses du Soleil. De cette époque datent les premières synthèses qui permettent d'expliquer les mouvements des astres errants (les Planètes) autour du Soleil.

Jusque là l'homme était réduit aux limites de sa propre vision. L'avènement des lunettes optiques vers 1650, puis de la spectroscopie au XIX<sup>e</sup> siècle a permis une moisson de découvertes et un développement très important et diversifié de l'Astronomie.

A cela une raison simple; l'Univers est le plus fantastique laboratoire dont un physicien puisse rêver. Les conditions qui y sont réunies en font un champ d'études unique. L'ampleur de variation des paramètres physiques est considérable, allant de - 270° C dans l'espace à plusieurs dizaines de milliards de degrés à l'intérieur de certaines étoiles. Pour les masses, le Soleil représente 400.000 fois la Terre, une Galaxie représente 100 milliards de fois la masse solaire et l'on connaît un nombre infini de Galaxies !

D'autre part, l'étude des objets lointains est une merveil-

leuse machine à remonter le temps/ Le rayon de lumière qui nous arrive d'une pâle galaxie lointaine nous la montre en son état il y a quelques milliards d'années et parfois avant la formation supposée de notre Terre. Le physicien peut donc étudier l'évolution des phénomènes à la fois dans l'espace et dans le temps.

Ainsi, depuis trois cents ans seulement, la contribution de l'Astronomie au développement des sciences a été fondamentale. Les découvertes des lois de la gravitation universelle par Newton, de la relativité généralisée par Einstein sont largement dues aux observations astronomiques.

La vitesse de la lumière est une des constantes fondamentales de la physique moderne, c'est un astronome qui a découvert, en 1676, à partir du mouvement des satellites de Jupiter, que la vitesse de la lumière n'était pas infinie.

Plus près de nous, c'est l'étude des réactions qui permettent au Soleil et aux étoiles de dispenser tant d'énergie qui a conduit les physiciens à la compréhension des phénomènes thermo-nucléaires.

Dans le domaine de la pensée, et de la philosophie, le rôle de l'Astronomie contemporaine a été aussi important. Déjà, au siècle dernier, des astronomes avaient remarqué des sortes de nuages pâles qu'ils nommèrent Nébuleuses. Longtemps leur nature resta imprécise. L'amélioration des instruments d'observation permit de comprendre qu'il s'agissait en fait de groupes de milliards d'étoiles. Aucune étoile n'est isolée dans le Ciel, faisant toujours partie d'un ensemble de forme particulière ayant souvent l'allure d'une spirale et qui a été nommé Galaxie. Ce n'est que vers 1930, que l'on s'aperçut que toutes les Galaxies semblaient nous fuir, c'était la découverte de l'expansion de l'Univers, et de toutes ses conséquences pour la Cosmologie, création et évolution de l'Univers.

L'univers a-t-il commencé son évolution à partir d'une phase presque ponctuelle suivie d'une expansion qui se poursuit encore de nos jours, est-ce un phénomène de pulsion alternant les contractions et les expansions, y a-t-il création continue ? Autant de questions qui se posent depuis ces dernières découvertes. Et pourtant... Les Astronomes pensaient bien, en dehors des Galaxies, des étoiles et des planètes, ne rien trouver d'autre que leurs plaques photographiques. Il y avait encore autre chose, de très petites étoiles anodines, et c'est uniquement par l'enregistrement des ondes radios que l'attention fut attirée sur elles et l'on s'aperçut que ces radio-sources étaient en réalité très loin, bien plus loin que les Galaxies et très brillantes, bien que faibles sur nos plaques. C'est la découverte toute récente des "Quasars" (quasi-stellars); Etant si loin, un quasar doit briller comme 100 galaxies (chaque valant 10 milliards de Soleils !). Leur éloignement les place, dans



une zone où leur vitesse de récession par rapport à nous devra dépasser la vitesse de la lumière, d'où l'intérêt de leur observation.

Lorsqu'on considère l'accélération des découvertes récentes faites à partir de la Terre, à travers une couche d'atmosphère qui nous protège mais aussi filtre, perturbe et anéantit parfois les rayonnements provenant de l'Univers, on conçoit aisément qu'une étape nouvelle va s'ouvrir avec les moyens nouveaux d'observation à partir de stations spatiales.

Ce n'est pas tant le débarquement de l'homme sur la Lune, sorte d'astronomie appliquée, qui est important, car la conquête physique du système solaire demandera longtemps de gros moyens et de lourdes expéditions, mais l'accès aux études nouvelles des rayons x, gamma, ultra-violetts, infra-rouges, aux ondes radioélectriques, aux rayons cosmiques... qui pourront être menées à bien à partir de laboratoires orbitaux permanents. Une ère nouvelle dont nul ne peut prévoir ce qu'elle sera, vient de s'ouvrir, qui amènera le bouleversement de nos concepts scientifiques et philosophiques par les réponses nouvelles qui seront données aux questions que l'homme se pose.

Th. GALLOUET.